

Ne tirez pas sur la critique!

Robert Mélançon

Volume 23, Number 2 (134), March–April 1981

L'institution littéraire québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60259ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mélançon, R. (1981). Ne tirez pas sur la critique! *Liberté*, 23(2), 83–85.

Ne tirez pas sur la critique !

ROBERT MÉLANÇON

C'est un lieu commun obligé des conversations dans les milieux littéraires québécois que de se lamenter sur la médiocrité de la critique dans les journaux. Entre écrivains, éditeurs, professeurs de littérature et même simples lecteurs (ils sont si peu nombreux, ces lecteurs de littérature québécoise qu'on peut d'office les inclure dans les milieux littéraires), c'est une belle (et, à certains égards, suspecte) unanimité : la critique-littéraire-dans-les-journaux est insuffisante (il n'y en a pas assez, on ne parle pas de tout ce qui se publie — cela se dit pudiquement : « la-critique-ne-couvre-pas-la-production »), suffisante (entendez : prétentieuse), partisane (elle fait l'éloge des copains/copines, elle descend ou ignore les autres), incompétente, colonisée (si elle traite d'autres livres que québécois), provinciale (si elle ne traite d'autres livres que québécois), phalocratique (s'il s'agit d'*un* critique), enragée (s'il s'agit d'*une* critique), élitiste (si elle n'aime pas le joual), démagogique (si elle ne pourfend pas le joual), complaisante (si elle prend le tour de l'éloge), méprisante (si elle émet la moindre réserve). Je ne prétends pas être complet tant ces lamentations unanimes sont inventives : qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. À vrai dire je suis trop généreux : la critique de la critique prend le plus souvent la forme sommaire d'un « c'est effrayant ! » à peine articulé. Quelque chose comme un grognement ou un borborygme.

Il est évident que ces critiques bénévoles de la critique touchent parfois juste. Mais parfois seulement : il arrive, plus fréquemment qu'on ne veut en général l'admettre, que les pages littéraires des journaux (disons *le Devoir*, *la Presse* et *le Soleil*) soient intéressantes, compte tenu des limites inhérentes au genre même de la critique littéraire journalistique. Mais elles restent trop souvent médiocres. Quitte à ne pas me faire d'ami(e)s, j'avancerai qu'elles sont en cela à l'image de la littérature et de l'édition québécoises. Qu'on ne lise là l'expression de nul mépris : c'est un simple constat, et fait à regret.

Je suis lecteur à la fois par goût et par métier. Je lis, bon an mal an, une bonne partie de ce qui se publie au Québec, pour le plaisir, pour suivre le travail d'écrivains que j'estime, dont je crois l'œuvre importante pour une raison ou pour une autre. Il m'est arrivé ces dernières années d'en lire beaucoup plus, par métier : en 1978, à titre de responsable de la section de poésie de *Livres et auteurs québécois*, j'ai lu toute la production poétique (« production poétique », comment appeler autrement ces quelques cent vingt recueils et plaquettes ?) en même temps que je lisais, pour ma chronique du *Devoir*, près de la moitié des romans. Je n'ai pas chômé cette année-là. Année pénible : quatre fois sur cinq, ce livre que je lisais était sans intérêt, au point de me tomber littéralement des mains.

Vous trouvez que j'exagère ? Essayez un peu, pour voir : entrez dans une librairie (en apportant votre carte de crédit), videz le rayon des nouveautés québécoises, installez-vous dans un fauteuil avec votre pile de livres neufs — vous m'en direz des nouvelles. Il y a fort à parier que vous n'arriverez pas au bout.

Or il faudrait reconnaître qu'il ne peut y avoir de critique littéraire de qualité s'il n'y a pas une production littéraire de qualité pour l'alimenter. Le critique qui lit semaine après semaine de compendieuses niaiseries, des romans qui s'effondrent au bout de dix pages, des poèmes qui tiennent du grognement, finit par perdre toute mesure. Qu'il tombe sur un livre simplement honnête, qu'on arrive à lire, le contraste le fera crier au chef-d'œuvre. Cela m'est arrivé. Ou encore cinq ou six livres médiocres d'affilée le rendront aveugle à un texte neuf qu'il confondra avec la grisaille ambiante. Cela aussi m'est arrivé. Et on se fatigue de descendre de mauvais livres, on n'y trouve nul plaisir, cela laisse un goût de cendre. On se met donc à chercher des

qualités là où il n'y en n'a pas, de l'innovation dans des pastiches éculés, de la vigueur dans le débridé, du naturel dans la pauvreté, de l'écriture dans des gribouillis. Et on passe parfois à côté de beaux livres. Il est vrai que la critique littéraire dans les journaux québécois n'est, disons, pas très intéressante. Mais étant donné ce dont elle a à rendre compte, c'est de ce qu'elle ne soit pas plus mauvaise qu'il faudrait s'étonner.

Il faut également tenir compte des conditions concrètes d'exercice de la critique dans un journal québécois. Je n'aime pas les généralisations ; je partirai donc de mon expérience au *Devoir* auquel j'ai donné des chroniques régulièrement d'octobre 1977 à mai 1980. Le chroniqueur littéraire du *Devoir* est un pigiste qui reçoit en moyenne \$50. à \$60. par article. Compte tenu du temps qu'il faut y mettre, c'est peut-être moins que le salaire minimum. Quoiqu'il en soit, cela ne suffit évidemment pas pour vivre. On est donc chroniqueur à temps perdu, le soir, en fin de semaine, quand le métier qu'on doit exercer par ailleurs vous en laisse le temps. À toutes fins pratiques, c'est une sorte de bénévolat. Si on est chroniqueur régulier, l'échéance est implacable : il faut livrer ses trois, quatre ou cinq pages chaque mercredi midi. On travaille donc à la hâte, en improvisant, c'est fatal. Compte tenu des conditions concrètes dans lesquelles elle s'exerce, il est remarquable que la critique journalistique réussisse tout simplement à exister, que les pages littéraires du *Devoir* (c'est l'exemple auquel je me suis arrêté parce que je le connais bien ; on en dirait autant de celles de *la Presse*, du *Soleil*, du magazine *l'Actualité*. . .) soient somme toute lisibles et (cela arrive, rarement, je le sais) parfois passionnantes, eh oui !

Il faudrait qu'elles deviennent nettement meilleures, c'est un fait. Mais cette amélioration restera un vœu pieux tant que les causes de leur médiocrité persisteront : la médiocrité de la production littéraire dont elles doivent rendre compte et les conditions de travail qui sont faites à celles et à ceux qui exercent ici l'ingrat métier de chroniqueur littéraire. J'ai renoncé à ce métier l'an dernier quand je me suis persuadé que ces causes ne changeraient pas dans un avenir prévisible et qu'elles continueraient à produire les mêmes effets. Ce sera encore longtemps un lieu commun obligé des conversations dans les milieux littéraires québécois que de se lamenter sur la médiocrité de la critique dans les journaux.